

NOTRE EDITION

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABEILLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1898-99 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières d'actualité et de la variété plénière même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, tant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'accession sera donc exceptionnelle ne s'ouvrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.



LADY RANDOLPH CHURCHILL.

Lady Churchill est encore une fort jolie femme, bien qu'elle ne soit pas de la première jeunesse. On assure, à Londres, qu'elle épouse le lieutenant Cornwallis West, dont la mère a brillé dans le grand monde en Angleterre et était très admirée du prince de Galles. Le lieutenant West est beaucoup plus jeune que Lady Churchill; néanmoins on le félicite d'avoir réussi à captiver l'exquise créature dont les charmes lui ont valu tant de soupçons.

L'Union du Parti Démocrate.

Nous assistons aujourd'hui, aux approches de nos élections municipales, à un spectacle bien intéressant, auquel nous n'étions pas habitués jusqu'ici. Il tend à nous prouver qu'il vient de s'opérer une révolution bienfaisante dans notre monde politique.

Astrophes, l'ouverture de la campagne était le signal de la discorde. Là où l'union régnait auparavant, la division se produisait instantanément. Le conflit ne faisait que grossir et s'envenimer jusqu'au grand jour de l'élection et, trop souvent, le débat dégénérait en une lutte sanglante.

Aujourd'hui, c'est un phénomène tout différent qui se produit sous nos yeux. A peine la campagne était-elle ouverte, qu'il surgissait une foule de factions dans presque tous les wards. Les rivalités se multipliaient d'une façon inquiétante. Certains de nos concitoyens en étaient arrivés à croire que le grand parti démocrate se disloquait.

C'est un résultat tout-à-fait opposé que nous avons à constater avec bonheur. Oui, certes, il y avait dès le premier jour de nombreuses dissidences, et l'on pouvait redouter un désastreux éparpillement des forces démocratiques.

Mais tout ce désordre n'existait qu'à la surface. Au fond, toutes les factions ne demandaient qu'à s'entendre, et à marcher au scrutin, la main dans la main. Cela est si vrai, que ceux qui, comptant sur la division, avaient formé un parti indépendant, s'étaient vus, peu à peu, délaissés, désertés, réduits à l'impuissance.

Il y a, certainement, parmi eux, d'excellentes gens, de très

bons Louisianais, de vrais patriotes; mais ils se sont mépris sur la situation; ils ont cru à des divisions de surface qui n'existaient pas dans les esprits; ils en ont porté aujourd'hui la peine; les voilà réduits au plus complet délaissés. Ils croyaient tirer sur des ennemis, ils n'ont fait que tirer sur leurs propres troupes. L'harmonie à laquelle ils n'ont pas voulu contribuer, elle se retourne contre eux. Quoi qu'ils disent et qu'ils fassent, l'union existe; ils ne la détruiront pas. L'harmonie règne; ils ne la détérioreront pas et, qui plus est, nous aurons des élections non seulement paisibles, mais excellentes.

CORRESPONDANCE.

Notre Bureau de Santé d'Etat nous communique les divers télégrammes reçus et envoyés hier par le Dr Souchon:

Limon, C. F.

Au Bureau de Santé d'Etat, Nouvelle-Orléans, Lne.

Pas de fièvre depuis le 18. La salubrité à Limon est excellente.

CARMON.

Au Dr. Walter Wyman, Chirurgien-général du service des Hôpitaux des Etats-Unis, Washington, D. C.

Est-il vrai qu'une peste sévère à Palerme et à Naples? Il est très important que nous le sachions, car les émigrants de ces villes nous arrivent nombreux en septembre.

EDMOND SOUCHON, M. D., Président du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane.

Dr E. Souchon,

Président du Bureau de Santé de la Louisiane.

N'ai aucune connaissance d'une peste à Palerme ou à Naples. Un officier de santé à bas est chargé de se renseigner à cet égard. Vous télégraphierai si j'apprends quoique ce soit.

WYMAN.

Plus tard. Edmond Souchon, Président du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane.

L'officier de santé à Naples télégraphie que le bruit qui a couru qu'une peste y sévissait, est sans fondement.

WYMAN,

Washington, D. C.

LE MARIAGE JAUNE.

Il existe quelque part, en Polynésie, un roi qui porte, un nom très européen: George II de Tonga, ce qui ne l'empêche pas de régner sur un archipel habité par des gens de race cuivrée. Le souverain de Tonga est jeune et beau. Il est puissant, il est riche. Il ne lui manquait hier encore qu'une chose pour réaliser l'impasse parfaite du bonheur terrestre: une épouse jeune et belle, aimante et fidèle. Le roi George II résolut de s'offrir l'unique élément de bonheur qui lui manquait. Pour un bon, pour un excellent motif, il jeta successivement sur les princesses de son entourage des regards chargés de langueur et pleins d'interrogations muettes. Et le gracieux essaim des jeunes beautés au derme bruni chuchottait sur le passage du monarque: "Avez-vous remarqué l'inquiétude du roi? George cherche une épouse". Les hésitations de George furent de courte durée. Parmi les jeunes filles du royaume de Tonga, il en était

deux qui se distinguaient entre toutes: la princesse Ofa et la princesse Lavinia. Le cœur de George II balança d'abord entre elles. Dans un embarras pareil, —le souverain ne s'ignorait pas, —les monarques de race blanche adoptèrent souvent, dans les temps anciens, des solutions simplifiées. Combien eussent épousé à la fois la princesse Ofa et la princesse Lavinia, celle-ci d'une main et celle-là de l'autre! Mais ces mœurs relâchées sont en exécution dans l'archipel polynésien. George II entendait le boisir. Tout compte fait, son amour se porta sur la princesse Lavinia. La nouvelle aussitôt fut rendue officielle et tous les sujets de partager le bonheur du roi. Cependant pour des raisons politiques, —c'est-à-dire spécieuses et détestables,—le Sénat, ou ce qui en tient lieu à Tonga, eût préféré voir le monarque épouser la princesse Ofa. Cette Assemblée se réunit d'urgence, —de quoi se mêlait-elle?— et vota un ordre du jour par où le roi George était prié de revenir sur son choix. Tel le Sénat romain, dans ses plus mauvais jours, délibérait sur la saucée à laquelle il fallait mettre le turbot impérial. Mais, au contraire du César, le fiancé trouva fort condamnable cette intrusion des pouvoirs publics dans ses affaires privées. Il déclara qu'il épouserait Lavinia ou qu'il resterait célibataire: "Elle ou point d'autre!" Sur quoi le Sénat se réunit de nouveau et, touché par ce langage du cœur, pétrinant ces raisons que la raison d'Etat ne comprenait pas, déclara que le roi restait libre d'épouser qui bon lui semblait. Voilà, en vérité, un Parlement modèle.

Le mariage du roi de Tonga a été célébré le mois dernier avec un grand éclat. George II, qui est à la fois un champion redoutable au noble jeu de cricket et un musicien estimable, avait préparé une surprise à son épouse. Il avait composé lui-même la marche nuptiale pour flûtes, trompettes et tambourins qui fut exécutée pendant la cérémonie du mariage. L'épouse apparut à ses côtés dans une robe faite en Europe, "en satin du chesne blanc, dit le compte rendu envoyé aux journaux anglais, enrichie de dentelles et de perles, garnie de fleurs d'orange, pourvue d'une traîne de six yards de longueur, ornée elle-même de chrysanthèmes brodés." Par sa jeunesse et sa grâce, —si jeune dans sa robe si blanche,— la princesse Lavinia a gagné tous les cœurs. Une foule enthousiaste acclama ce couple sympathique sur son passage et les partisans de la princesse Ofa se turent cois. Que le ciel protège les nouveaux mariés! Qu'il leur accorde une nombreuse postérité et qu'il garde de l'amitié intéressée des gens de race blanche ce roi, cette reine et leurs sujets!

PAUPIERES ET CILS.

Une lotion faite avec une infusion de mélisse ou une décoction de feuilles de laitue est à employer le matin au réveil contre les yeux rouges et les paupières collées.

Cette agglutination des paupières est souvent favorisée par l'habitude qu'ont certaines femmes de se noircir les cils et de les recourber avec une petite brosse et une pâte spéciale; elles donnent ainsi un grand éclat à l'œil, mais à ce jeu on finit par perdre les cils. C'est une erreur de croire que les cils sont un simple ornement, ils constituent une protection indispensable à l'œil, ils le garantissent de la poussière. Des expériences et des observations nombreuses ont prouvé que l'œil dépourvu de cils devient malade immédiatement.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Hier soir, beaucoup de monde au Parc Athlétique, bien que le temps semblât un peu incertain. Le programme était très attrayant.—L'ouverture de "Guillaume Tell", de Rossini; un pot-pourri sur les "Cloches de Corneville"; l'intermède célèbre de "Cavalleria Rusticana"; un autre pot-pourri sur les motifs de "Carmen". Impossible de faire un meilleur choix, et les exécutions ont fait honneur à l'orchestre du chef Schilzony.

WEST END.

La saison d'été au West End finira, cette année, plus brillamment encore qu'elle n'a commencé. On ne s'attendait pas à l'effet que ferait sur le public, en plein air, un orchestre symphonique. Il a eu un étonnant succès, et l'on ne peut que féliciter M. Paoletti d'avoir introduit cette nouveauté au West End. Aussi, tous les morceaux du programme ont-ils été applaudis à outrance, hier soir.

MOT POUR RIRE

La comtesse pose chez Taupin. Pendant un repos, le peintre l'invite à faire honneur à un lunch... composé de charcuterie.

—Oh! dit-elle avec un sourire un peu moqueur, vous faites bien les choses. —Mais oui, comtesse.... Avec moi la vieille galantissime française ne perd jamais ses droits!

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES.

Exclusion des Chinois des Philippines. Washington, 24 août.—Les autorités du département d'Etat n'appréhendent pas des complications internationales en conséquence de l'ordre du général Otis excluant les Chinois des Philippines, car ce n'est, dit-on, qu'une mesure militaire temporaire laissant le règlement de la question générale au Congrès.

En outre, il semble que l'exclusion des Chinois soit obtenue par des règlements militaires établis sur les mêmes lignes que les lois des Etats-Unis, et non par l'application en détail des lois relatives à l'exclusion des Chinois.

Le même but est atteint, mais la distinction est faite que le Congrès est la seule autorité qui puisse appliquer une loi des Etats-Unis aux Philippines, quoique les autorités militaires puissent prendre temporairement des mesures conformément aux lois.

FAUSSE ALARME. Londres, 24 août.—Une alarme considérable a été créée hier par un homme qui a jeté une lettre dans la voiture de la reine au moment où elle rentrait à Osborne, île de Wigt. Le bruit s'est aussitôt répandu que la lettre contenait une matière explosive, mais c'était faux.

La police a arrêté l'homme dont la lettre n'était qu'une supplication à Sa Majesté pour obtenir une nouvelle audition de cause dans un procès civil qu'il venait de perdre.

Le prisonnier était un Allemand ignorant qu'il commettait une infraction à la loi. Comme, de toute évidence, il n'avait aucune mauvaise intention, il a été relâché.

La reine a été surprise quand la lettre est tombée sur ses genoux, mais elle n'a manifesté aucune crainte.

Succès de la mission Bates.

Washington, 24 août.—Le général Otis, dans une dépêche reçue aujourd'hui au département de la guerre, annonce le retour du général Bates de sa conférence avec les Moros et confirme le résultat de cette mission annoncé par la Presse Associée.

Le général Otis dit: Général Bates revenu. Mission heureuse. Entente conclue avec Sultan et Dotos, par laquelle souveraineté des Etats-Unis est reconnue dans tout l'archipel Jolo; leur drapeau flottera sur terre et sur mer. Les Etats-Unis occuperont tous les points qu'ils jugeront nécessaires. Importation d'armes prohibée. Sultan s'engage à supprimer la piraterie. Il consent à livrer les prisonniers accusés de crimes autres que ceux de Moros contre Moros. Relations entre troupes des Etats-Unis et tous les points de l'archipel seront occupés par les Américains quand le trafic et le commerce pourront être contrôlés. Les Moros à l'ouest de Mindanao amicaux; demandent permission de chasser les insurgés. Envoie rapport par la poste.

Congé du général Hale. Washington, 24 août.—Un décret du département de la guerre congédie, avec décharge honorable, de l'armée des volontaires le général de brigade Irving Hale, à la date du 1er octobre.

Le général Hale était parti pour les Philippines en qualité de colonel du premier régiment du Colorado. Il a été promu au grade de général de brigade pour ses brillants services durant la campagne.

Le général Hale est arrivé hier à San Francisco.

Volontaires allemands au Transvaal.

Johannesburg, Transvaal, 24 août.—A une réunion tenue à Johannesburg, deux cents Allemands ont nommé un comité chargé d'exprimer au gouvernement du Transvaal leur intention de s'enrôler comme volontaires en cas de guerre, mais en requérant de former un corps séparé, à cause des épreuves qu'ils ont endurées dans la campagne contre les Magots.

Le marquis de Salisbury chez la reine Victoria. Londres, 24 août.—Le marquis de Salisbury a passé l'après-midi et la soirée chez la reine Victoria.

On croit que le grave état des affaires dans le Transvaal est en partie la cause de la visite du premier ministre à Sa Majesté.

TEMPERATURE

Du 24 août 1899.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for Min, Mid, 9 P.M., 6 P.M.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 24 août 1899.

Table with 4 columns: Station, Hauteur à l'échelle, Hauteur au pied, Changement dans les dernières 24 h.

Table with 4 columns: Station, Hauteur à l'échelle, Hauteur au pied, Changement dans les dernières 24 h. Lists stations like St-Paul, Davonport, etc.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur VENDREDI, 25 AOUT 1899.

Mat de Soave—GOVER CLEVELANDIAN Mat de Soave—MABEL COMEAU à 12 heures Lafayette—LAFOUCHE à 12 heures Madisonville—NEW CAMELIA à 4 heures

SAMEDI, 26 AOUT 1899.

Mat de Soave—ST-JAMES à 4 heures Madisonville—NEW CAMELIA à 4 heures Rivière Rouge—W. T. SCOVELL à 5 heures Rivière Ouachita—PARLOR CITY à 5 heures Grand Lake et Beada—WARREN à 5 heures

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

Table with 3 columns: Ship Name, Departure Time, Destination. Lists ships like Steamship El Dorado, etc.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY.

QUATRIÈME PARTIE.

COLIATH ET BASTILLE.

VII

LE SUPPLICE DU REMORDS.

[Suite.]

—Ah! oui, docteur... Hélas! il m'est échappé de sa présence! —Cependant il vous aime!

Elle se coula la tête. —Il m'a aimée autrefois. —Vous supposez qu'il ne vous aime plus?

Elle ne répondit rien, la tête baissée, des larmes dans les yeux.

Comme tout le monde, le docteur était au courant de ce qui s'était passé en Cour d'assises et de l'aveu si pénible que le devoir avait arraché au cœur de Michel.

Il dit avec brusquerie: —Vous êtes innocente, vous, mon enfant. Pourquoi ferait-il retomber sur vous tout le poids de la faute d'un autre?

Cette conversation avait lieu dans la chambre voisine. Ils revinrent dans celle du malade.

Michel dormait, sa respiration était régulière. Le docteur lui prit le pouls et chercha le pouls.

—La fièvre a complètement disparu. Il est sauvé... —Mais, puisque la conscience ne revient pas, docteur, craignez-vous donc pour sa raison? —Le médecin resta longtemps rêveur.

Evidemment, à l'esprit de science logique et précis, apparaissait un mystère. —Non, non, mon enfant, rassurez-vous!

Et sans vouloir dire toute sa pensée, il ajouta: —Ayez confiance! ayez con-

fiance! Peut-être que le cœur de votre ami n'est pas aussi loin de vous que vous vous l'imaginez.

La situation ne changea point pendant les deux ou trois jours qui suivirent.

Les forces revenaient à Michel. La guérison faisait des progrès rapides, mais il ne semblait pas s'apercevoir de la présence de Marie-Rose.

Elle ne voyait jamais les yeux du malade fixés sur elle. Michel était heureux!

Il aurait voulu que la vie se continuât de la sorte, et il éprouvait une sorte de volupté à entendre les pas prudents de la jeune fille autour de son lit.

Quand elle avait le dos tourné, bien vite il la regardait aussi longtemps qu'il pouvait le faire sans oser d'être surpris.

Et il refermait aussitôt les yeux, quand elle revenait à lui. Cependant la jeune fille devait finir par s'en apercevoir.

Déjà les paroles du docteur avaient fait naître en elle quelques soupçons.

A la pensée de cette vérité qu'elle devinait, —à la pensée que Michel dissimulait ainsi pour la garder plus longtemps auprès de lui, —le cœur de la jeune fille s'attendrissait.

L'enfant ne savait pas combien sont cruelles ces blessures, et quels abîmes elles entraînent!

Une nuit—elle continuait de dormir dans son fauteuil auprès du lit—une nuit elle se réveilla et, sans ouvrir les yeux, elle eut la singulière sensation que Michel, éveillé lui-même, la regardait.

Elle entendait tout près d'elle la respiration de l'homme. Elle ne fit pas un mouvement.

Dans la chambre régnait une demi-obscurité. Une veilleuse seulement était allumée et les rideaux du lit empêchaient même la lumière d'éclairer le visage de Marie-Rose.

Elle entrouvrit légèrement, lentement, les paupières... Oui, Michel la contemplait avec ravissement; appuyé sur le coude, il admirait la gentille enfant endormie et lui souriait.

Et ses lèvres, doucement, s'agitèrent comme si elles avaient voulu proférer des paroles de tendresse et de paternel amour.

Des larmes brillèrent dans ses yeux, de douces larmes. Alors, elle comprit ce qu'avait voulu dire le docteur.

Michel l'avait reconnue. Mais pour ne pas l'effrayer, pour ne pas dissiper cette vision du ciel, apparue dans ses tourments, au milieu des ruines amoncelées sur son cœur, il se cachait.

Elle sentit des sanglots qui lui montaient à la gorge.

Elle voulait les retenir, en triomphant, car elle allait se trahir si elle pleurait.

Mais l'attendrissement fut plus fort que tout.

Depuis trop de jours elle se contractait.

Elle éclata en sanglots et de son fauteuil se laissa aller sur le parquet elle tomba à genoux au chevet du lit, les yeux en larmes, les mains suppliantes vers le malade.

Et elle disait seulement dans ses sanglots: —Oh! mon père! Oh! mon père!

Lui aussi tendait les bras. Et ne pouvant plus résister à son émotion, il pleurait, il sanglotait comme Marie-Rose.

Pendant un instant, entre elle et lui, il n'y eut ainsi que des paroles entrecoupées, toujours les mêmes: —Mon enfant, mon enfant chéri!

—Mon père! oh! mon père que j'aime!

Et quand enfin ils furent plus calmes: —Me pardonnez-vous d'être revenue?

—Oh! oui, docteur... Hélas! il m'est échappé de sa présence! —Cependant il vous aime!

—Père, pardonnez-moi! —Violentement, dans un transport de colère extrême: —Jamais! Jamais! Que jamais ne vienne à tes lèvres innocentes ce mot de pardon!

Effrayée de cette violence, elle se tut.

Et, pendant le court silence qui suivit, chacun d'eux envisagea l'avenir qui les attendait.

Michel se demandait: —Puisque Frédéric et moi nous ne pouvons vivre ensemble, lequel de nous deux va-t-elle choisir?

Et Marie-Rose, angoissée, s'adressait la même question. Elle les aimait tous deux.

C'était vraiment deux pères, dont la tendresse ne s'était jamais démentie et toujours avait été immense.

Que faire? Quel serait son choix entre les deux?

Son cœur inclinait tant vers Michel, tant vers Frédéric. Et vraiment c'était une angoisse tourmentante que l'obligation d'avoir à se prononcer pour l'un ou pour l'autre.

—Mon enfant, réponds-moi avec franchise... Est-il reparti pour Paris en te laissant seule, ici, à Blanc-Chemin?

—Non. —Il est toujours à Albertville?

—Vous sachant malade, pouvait-il s'éloigner?

Il haussa les épaules avec mépris.

Il y eût du dégoût sur ce visage qu'attendrissait pourtant le regard suppliant de Marie-Rose.

—Que je meure ou que je vive, que lui importe?

—Il vous aime et il souffre! —Je te défends de m'implorer pour lui.

Elle se tut, tant il avait parlé durement.

—Puisqu'il n'a pas quitté Albertville, il attend sans doute ou bien que je sois mort, ce qui te rendrait libre, ou bien que je sois guéri, pour que tu viennes le rejoindre... Et alors, il l'emmènera... et je ne te reverrai plus... Elle baissa la tête.